

Ciné-

TOUS LES
VENDREDIS

Mondial



N° 29 - 13 Mars 1942

4^F.



Louise Carletti est la délicieuse héroïne de "Annette et la dame blonde" que le Normandie présente en exclusivité à partir du 16 mars.

Photo Continental-Film.

on tourne



Roger Duchesne, l'heureux papa de « L'Ange Gardien ».

Photos Minerva et N. de Morgeli.



Sur les marches du trône où règne Carlettina : J. de Casembroot, Catherine Fontenay et Irène Corday.

"L'ANGE GARDIEN"

CONNAISSEZ-VOUS la Chine ? C'est un pays charmant... dit une chanson d'autrefois... Nous y voici, sans quitter les bords de la Seine, qui coule de l'autre côté de la route sous un premier soleil de printemps... Des masques grimaçants et des colifrets précieux, des paravents laqués, une Chine dont il ne faudrait sans doute pas vérifier l'authenticité et, parmi ce cadre d'un exotisme aisé, une petite reine sur un trône de velours. Sous cette brillante parure, c'est Carlettina — neuf ans, et déjà trois rôles ! — qui tient la vedette d'un nouveau film entrepris depuis quelques semaines au Studio de Courbevoie : « L'Ange Gardien ». Et comment s'étonner, dès lors, d'y trouver pour décor celui de l'Empire du Ciel ?

— Je suis reine et fée de Pataponie, dira tout à l'heure la benjamine des Carletti. Au delà du beau fauteuil de velours, des tournesols et des tapis, apparaissent les hôtes accablés de ces sortes de lieux : la maille hors d'usage d'avoir trop voyagé, le mannequin d'osier et, tout là-haut sous les poutres, des toiles d'araignée trop belles pour faire peur. Mais un grenier transformé par l'imagination d'un enfant, peuplé de ses rêves et de ses chimères, c'est l'un des plus beaux domaines du monde, celui de la féerie...

Pour la petite Carlettina, Colette, l'ange gardien, c'est le refuge des jeux, l'oubli d'une vie bien ennuyeuse entre un grand-papa un peu trop taciturne dont il faudra faire la conquête et le souvenir d'un papa et d'une maman qui ne s'entendaient qu'à moitié. C'est surtout échapper à l'œil soupçonneux, aux mines rébarbatives de la cousine Noémi — un vrai cauchemar, celle-là !

Ainsi, en marge de l'événement imaginé par Charles Vildrac, l'éminent auteur du « Paquebot Tenacity », une charmante féerie suivra, comme guirlande ou feston, les démentés sentimentaux de Lucien Baroux, de Roger Duchesne et d'Elen Dosia, famille démunie que l'ange gardien saura par sa gentillesse ramener au parfait accord.

La petite Carlettina est donc le pivot du film. Vedette de neuf ans, après son grand succès dans « Diamant Noir », et demain dans le film de Sacha Guitry où elle joue le rôle de Désirée Clary enfant, Carlettina semble trouver tout naturel de jouer la comédie. Elle est comédienne sans affectation et juste sans effort. Sa sœur, Vicky Verley, est venue lui tenir compagnie et lui apporter le concours de sa fraîche expérience...

Une équipe d'acteurs rompus à leur métier entourent la jeune vedette : Lucien Baroux, dans un rôle bonhomme où il excelle, Roger Duchesne, Jacques Varennes, Pierre Labry, Walther, Jean Hay, Maxime Fabert, Paul Demange, Georges Sellier, Jean Morel. La cousine acariâtre sera jouée par Catherine Fontenay, et Irène Corday sera Marie, une jeune servante, grande amie de la petite fille...

Enfin, « L'Ange Gardien » doit nous révéler une débutante à l'écran, Elen Dosia, de l'Opéra, cantatrice mondaine dans le film.

Tandis que l'opérateur Million règle ses lumières, le metteur en scène, Jacques de Casembroot, nous parle de son retour au studio. Car ce jeune espoir du cinéma de demain n'en est pas à son coup d'essai.

Jacques de Casembroot avait donné, notamment, « Ernest et Amélie ou Le Cruel Destin », une parodie du cinéma d'avant 1914, qu'interprétaient, sur le rythme d'une chanson populaire, Jim Gérald et Olga Day... Casembroot est également l'auteur du « Perroquet Vert », de « Laurette et le Cachet rouge », des « Taciturnes ».

Le nouvel essor du film français lui permettra d'affirmer ses dons d'originalité. Il a passé maintenant l'âge des promesses. Attendons-le avec confiance dans « L'Ange Gardien ».

Jean DORVANNE.



Vicky Verley, aux côtés d'Irène Corday, est venue voir tourner sa jeune sœur Carlettina.

le journal tombe à 5 heures le

UN rapin à l'avallière et grand chapeau lissait sa fausse barbe : c'était un étudiant en agronomie, plus attiré par le cinéma que par la terre, c'était Georges Lacombe.

Nous fîmes plus exactement connaissance, ensuite, dans les décors du « Chapeau de paille d'Italie », en 1927, au petit studio aujourd'hui désaffecté de Montreuil. L'ancien figurant était devenu assistant et il poursuivait les acteurs entraînés dans la coutumière poursuite finale des films de son maître René Clair.

Notre première discussion sur l'esthétique et le style cinématographiques date cependant du soir de la présentation de « La Zone », aux Ursulines. Dans ce premier ouvrage, qui n'était ni un reportage ni un documentaire, ni un poème, il affirma d'emblée sa qualité majeure : la sensibilité. Cette qualité, après quelques ouvrages qui lui servirent à se faire la main, devait dominer plus tard « Jeunesse », sorte d'aimable romance populaire qui eut à la fois trop de succès auprès du public et pas assez dans le Landerneau des studios. Repéré comme trop avide d'indépendance, Lacombe dut se rabattre sur des travaux moins personnels. On retrouve les traces de son passage à Rome, à Courbevoie, à Berlin, puis à Paris, dans le sillage d'Yves Mirande.

Entre temps, lui et moi, nous faisions de trop beaux ou trop vagues projets et nous nous rencontrions chez des amis avec qui, tout en parlant technique, nous jouions au nain jaune ou bien nous nous amusions à nous tirer mutuellement les cartes. Parfois, ce garçon doux, contemplatif, tendre même, se laissait aller à la colère de ne pouvoir exercer son métier continûment, efficacement. Ayant pris l'habitude, avec son maître de ne jamais arriver sur le plateau sans avoir minutieusement préparé tous les détails de sa journée de tournage, Lacombe, discret, modeste, nourrissait ses scènes d'observations fines et délicates et, dédaignant l'effet facile, se laissait étouffer et distancer par les champions de la réalisation à l'esbroufe, des coups de poing dans l'œil et des pincements de nerfs.

Le cinéma lui devait la revanche éclatante du « Dernier des Six » en lui permettant de faire un film parfait, sans bavures, d'abord, et puis en l'appelant à rouvrir le premier des studios parisiens après l'armistice. Seulement, depuis lors, j'ai perdu un ami, ou plus exactement je l'ai perdu de vue. Il a quitté son domicile pour l'hôtel le plus voisin du

Georges LACOMBE

studio ou de l'usine de tirage où il surveille son montage. Là, comme sous les projecteurs, il est également absent.

— Georges ! j'ai un projet mirabolant à vous soumettre.

— Bravo ! je vous vois tout à l'heure.

Je ne l'attendais pas, parce que je sais que l'autobus ne m'attendra pas et qu'après le travail, il ne pensera qu'à sa besogne du lendemain et fera semblant d'écouter ce que je lui dis sans m'entendre.



Photo Harcourt.

Un mois, deux mois se passent et, enfin, son film est monté, présenté...

— Georges ! prenez rendez-vous pour dîner ensemble un de ces soirs...

— Oui, oui, le plus vite possible, parce que je commence bientôt mon nouveau film. Voulez-vous jeudi ?

— D'accord pour jeudi, je passe vous prendre.

Le jeudi, la concierge m'apprend que son plus aimable locataire a quitté la maison une fois de plus. Il est malade. Il est à la clinique. L'appendicite ? Non, la varicelle... qu'il avait oublié d'attraper étant enfant.

Le lendemain, je reçois une lettre exceptionnellement longue : « Mon cher ami, pour une fois j'ai la possibilité de vous écrire à loisir, mais il m'est impossible de dîner avec vous. Je suis enfermé dans une cage de verre et cette lettre n'en sortira que pour passer à l'étuve afin de ne pas vous apporter à domicile le microbe qui m'a attaqué par surprise... J'espère sortir à temps d'ici pour ne pas arriver en retard à Saint-Maurice, où je vais mettre en scène « Le journal tombe à cinq heures... ».

« Je sais que vous êtes un peu dégoûté des films sur la vie des journalistes et que vous trouvez qu'on y retrouve toujours les mêmes clichés. Convenez cependant qu'on n'a jamais vu que fugitivement à l'écran les coulisses d'un grand quotidien français. Je compte donc arriver à monter quelque chose de nouveau en suivant le récit mouvementé qui vient de m'être confié. Il y a déjà plusieurs semaines que je prépare cette réalisation. Nous n'attendons plus que l'autorisation de Vichy pour attaquer ce sujet qui me séduit beaucoup. Pourquoi faut-il qu'à l'instant où j'allais passer au signolage du séduisant découpage, cette stupide maladie me saute à la figure ?... C'est au moment où j'aimerais tenir conseil avec tous mes collaborateurs que je dois m'isoler. Je ne travaille pas comme je voudrais, mais j'ai le temps de réfléchir. On verra, dans deux mois, si la cure de méditation à l'écart est plus profitable au metteur en scène que l'habituelle agitation fiévreuse qui précède généralement ce qu'on appelait autrefois le premier « tour de manivelle... ».

Faire un journal qui « tombe » à 5 heures, chaque jour, entre l'aube et l'heure du café, ou entre midi et minuit, charger quatre ou huit pages d'explosifs, de sucres, de photos sensationnelles, de plaisanteries, d'amusettes, d'histoires édifiantes et de tous les détails qui donnent le rythme, la résonance et les conséquences de la marche du temps, c'est faire, dans son métier, une sorte de chef-d'œuvre. Et cela se place à peu près à mi-chemin entre la farce et le drame. C'est, pourrait-on dire aussi, une bataille à gagner, à recommencer tous les jours.

Cette bataille, pour n'avoir jamais été journaliste, Georges Lacombe n'en connaît pas moins fort bien les péripéties, les angoisses et les satisfactions. C'est ce qui l'aidera à gagner très sûrement la sienne. Car, entre nous, faire un film, en quatre ou six semaines, ce n'est pas une petite affaire non plus !

J.-G. AURIOL.



Le metteur en scène

55, Champs-Élysées PARIS-1^{er} Téléphone : BALzac 26-70 Publicité : 55, Champs-Élysées

La Dernière Heure

12^{me} ANNÉE N° 342 VENDREDI 13 MARS 1942 Saint Nicephore

Rédacteur en Chef : A MARCHAL

Un drame en mer

LE BATEAU PHARE "SANDETTI"

est menacé par la tempête

14 hommes d'équipage se trouvent à bord ainsi que notre envoyée spéciale Hélène Perrin

La tempête fait rage sur la mer du Nord. A quelques milles de la côte, un bateau phare, le Sandetti, est en péril. Quatorze hommes en composent l'équipage... Quand la tempête a éclaté, ils allaient être relevés par le capitaine Y. Le Goff. Voilà vingt-quatre heures qu'ils tiennent la mer et ils n'ont plus que quelques biscuits pour vivre. On est très inquiet sur leur sort, ainsi que sur celui de notre envoyée spéciale, Hélène Perrin, qui faisait à bord un reportage sur la vie des marins.

Pour sauver l'équipage menacé, le capitaine Y. Le Goff a bien tenté d'affronter la mer déchaînée. Mais devant la force des vagues, il a dû abandonner sa tentative. De sorte que le Sandetti se trouve isolé de la côte, à la merci des flots.

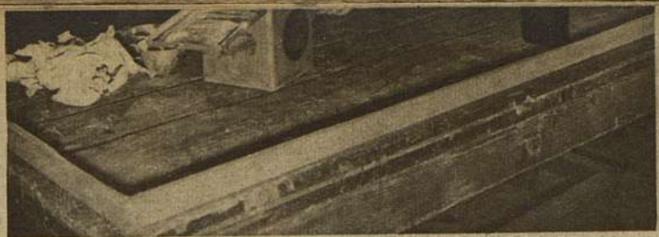
Au reçu de cette nouvelle, j'ai sauté dans le premier rapide en direction de la côte.

Tandis que nous traversions à cent à l'heure les plaines de la Somme, je n'avais de pensée que pour notre amie Hélène Perrin, qui vient de faire ses débuts dans le journalisme et s'est distinguée par la réussite de quelques reportages particulièrement difficiles.

Son départ pour vivre la vie des marins des bateaux phares n'était en somme qu'une de ces hardiesses de

Enfin voici le capitaine Le Goff. Je m'en approche. — Il n'y a donc pas un moyen quelconque de leur porter secours, lui dis-je. Il hausse ses larges épaules char-

gues hautes de douze mètres, le bateau... Nous lui faisons des signaux lumineux pour lui indiquer notre présence. Nous ferons tout pour sauver l'équipage et notre collaboratrice...



Voici l'une des dernières photographies prises à bord du "Sandetti" avant la tempête. On y voit notre collaboratrice au milieu des marins dont elle partage la vie. (Photo N. de Marjoli)

grand reporter. Allait-elle la payer de sa vie...

Quarante-huit heures de vivres...

La nuit est presque complète à mon arrivée sur les quais du port. Un vent terrifiant souffle sur la ville. On a de la peine à avancer, même en longeant la façade des maisons.

Ma première préoccupation est de courir à l'Armement.

Avez-vous des nouvelles du Sandetti?

— Le Sandetti? Un lourd silence suit cette exclamation.

Autour de moi, des femmes en larmes, mères et filles des marins en péril, attendent qu'on veuille bien leur communiquer le dernier radio reçu du bateau phare. Elles gémissent sur les nouvelles déjà reçues : — Ils n'ont plus que pour quarante-huit heures de vivres.

Le jeune Le Role a le bras arraché et les blessures en mer ne pardonnent pas.

Je n'ose pas leur demander si elles ont des nouvelles d'Hélène Perrin.

Au dehors, le vent hurle. J'entends les vagues qui battent la côte. On dirait des bombes qui éclatent. La sirène du sémaphore rugit dans ce tumulte, toutes les quinze secondes. C'est comme un cri de détresse qui n'en finit plus. Un râle qui nous déchire l'âme...



Hélène Perrin (Marie Déa), qui est à bord du "Sandetti".

gées d'un imperméable noir qui semble l'écraser comme un carcan.

— S'il y en avait un, monsieur, je ne serais pas là, à cette heure...

— Les dernières nouvelles, demandé-je?

— Les amarres sont très tendues, on craint qu'elles ne cèdent et que le bateau phare n'aille se jeter sur un banc de sable, où le vent le retournerait comme une crêpe...

Allô, Allô, le "Sandetti"...

Par faveur spéciale, je réussis enfin à parler à Hélène Perrin par radio. Pour économiser les accus et laisser jusqu'à la dernière minute à ses compagnons le moyen de communiquer avec nous, nous n'avons échangé que deux mots...

— Je suis sûr que nous serons sauvés, me dit-elle.

Elle a un courage merveilleux. Quelques heures plus tard, j'apprends avec angoisse que les vagues submergent le bateau, on tient à peine sur la passerelle. Les amarres ont lâché. Le bateau est à la dérive.

Aussitôt, nous nous ruons vers la jetée. Sous le vent, nous ne courons pas aussi vite que nous l'aurions voulu.

Nous voici sur la côte. L'obscurité est complète. On n'y voit pas à trois mètres. Il s'agit de repérer la position du bateau phare. Une fusée est lancée. Elle trouve la nuit et s'épa nouit au-dessus des flots tumultueux. Là, à notre droite, pris dans des va-

Dernière minute

Notre envoyé spécial Rabaud nous communique le dernier message envoyé du Sandetti par Hélène Perrin.

« Le bateau est à la dérive. L'inquiétude à bord grandit de seconde en seconde. Mais nous avons confiance... Le moral est bon. »

Au studio de St-Maurice ON TOURNE UN FILM sur la vie des journalistes

M. Georges Lacombe tourne actuellement, au studio St-Maurice, un grand film qui recrée la vie mouvementée des journalistes. La fabrication d'un journal reste un mystère pour le public... ainsi que l'existence de personnages types comme on en voit traverser toutes les salles de rédaction du monde : le rédacteur en chef, toujours pressé et jamais content, le chef de la vente qui s'inquiète de l'heure à laquelle va tomber le journal, le metteur en page, toujours prêt à remanier ses colonnes, les photographes qui font la route devant leurs œuvres, les grands reporters, qui laissent tomber des regards de grands seigneurs sur les malheureux informateurs des « chiens écrasés ».

Tous ces personnages, Georges Lacombe nous les montrera dans Le Journal tombe à 5 heures. Pierre Fresnay dans le rôle du grand reporter Rabaud, Marie Déa, dans celui d'une journaliste débutante, Pierre Renoir, dans la peau du rédacteur en chef, Pierre Larquey, dans celle de l'administrateur qui veut qu'on économise le papier, à côté de Marcel Vallée, le chef de



M. Chomel, directeur de la production

UNE FAMILLE NOMBREUSE ÉCHAPPE A LA MISÈRE

Grâce au dévouement de notre collaboratrice Mlle Pernette, chargée de la rubrique « Les Coeurs Brisés », une famille de onze enfants est arrachée à la plus noire misère.

Il s'agit de M. et Mme Boucheur, de la banlieue parisienne, qui vivaient avec leur nombreuse progéniture dans un wagon de chemin de fer privé de ses roues et abandonné dans un terrain

vague. Le père bricolait à droite et à gauche et la mère, abandonnant à son aînée Louise, âgée de 15 ans, le soin de s'occuper de ses frères et sœurs, allait faire des ménages.

Chassés une première fois de leur appartement, 3, rue de la Rive-Gauche, à Montrouge, par un propriétaire sans pitié, ils allaient être chassés de nouveau de leur wagon par une société immobilière qui vient d'acheter le terrain où la malheureuse famille avait trouvé refuge...

Mlle Pernette vient de leur faire accorder une prime de 10.000 fr.

vente, qui veut qu'on en vende beaucoup; Jacqueline Gautier, répondant inlassablement aux lettres éperdues des « Coeurs Brisés ».

Une belle équipe. On la verra à l'œuvre devant l'actualité. Afin de donner à son film une apparence de vérité, Georges Lacombe vient de choisir pour l'illustrer les faits les plus sensationnels que nous publions dans ce numéro : le sauvetage du bateau phare et la disparition de Claudette Louvois.

Cette initiative, nous a déclaré M. Chomel, le directeur de la production est une des plus originales qui aient été tentées au cinéma...

Arrivée au Havre à bord du De Lassalle LA STAR CLAUDETTE LOUVOIS

est enlevée par des gangsters ...mais notre envoyée spéciale découvre sa retraite



Le plus récent portrait de Claudette Louvois. (Tania Fédor).

Claudette Louvois, la célèbre grande vedette, vient en France, son pays natal, en compagnie de son manager Sam Sangford. Les reporters des plus grands journaux de son pays étaient venus la saluer au départ du paquebot.

Malgré cette publicité tapageuse, la star espérait pouvoir sauver en France son anonymat.

Pour plus de sécurité, M. Sangford s'assura par télégramme de la collaboration de l'agence Mortimer, Mortimer, et Mortimer, grand-père, père et fils, afin de la couvrir de leur discrète vigilance et d'écarter les journalistes de Paris.

Quand le navire aborda le quai transatlantique du Havre, un homme se présenta donc à Claudette Louvois :

— Je suis chargé, mademoiselle, de vous protéger contre la curiosité de la presse et de vous conduire dans les environs de Paris où nous vous avons loué une propriété superbe, entièrement boisée, arbres centenaires, deux hectares. Pavillon central style Henri IV, ailes Louis XIV, le tout construit en 1902, pierres meulières. On ne fait pas mieux dans le genre.

Claudette Louvois proteste :

— Je voulais aller dans mon village natal, où mes grands-parents vivent encore...

Son manager lui démontre qu'un tel projet revenait à se livrer follement à la publicité...

Ce fut ainsi que la jeune artiste a été enlevée non seulement à la publicité, mais à la véritable agence Mortimer.

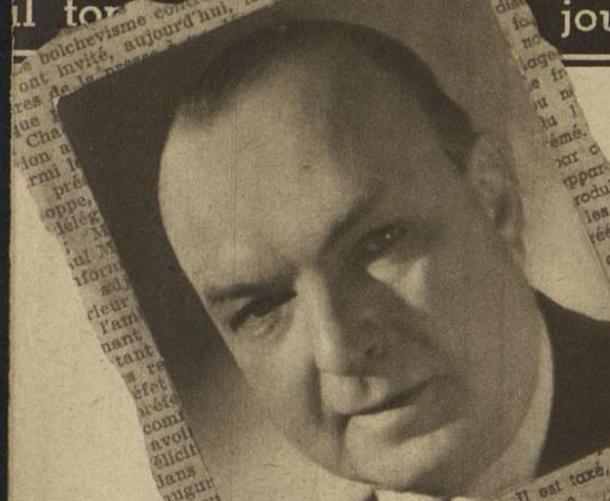
Mortimer et Mortimer, dont le représentant avait vainement cherché la vedette le jour de son arrivée au Havre.

Les gangsters avaient exécuté leur rapt avec une audace et une rapidité prodigieuses. Toute la presse est alertée. Les correspondants de tous les

pays multiplient les hypothèses les plus abracadabrantes... Et c'est notre reporter, Hélène Perrin, qui vient de découvrir la vérité sur la disparition de Claudette Louvois.

Elle est en vie à Saint-Cloud. Vous lirez demain le début de son reportage sensationnel.

journal tombe à 5 h

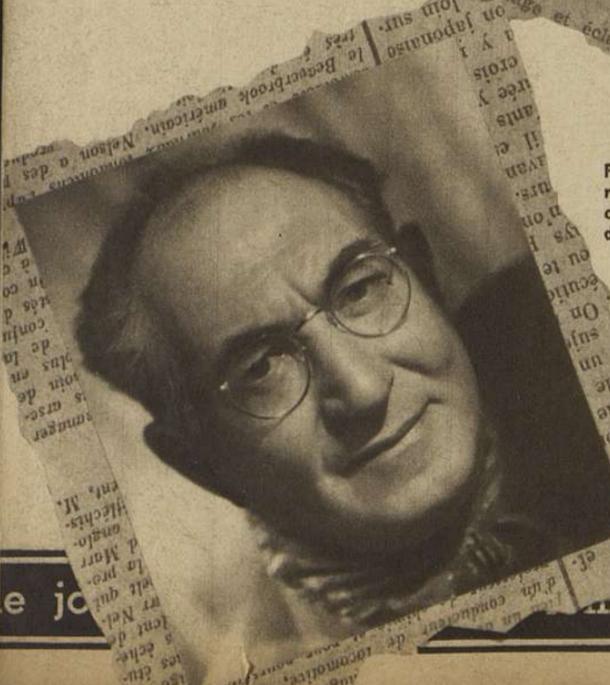


Pierre Renoir qui joue le rôle de Marchal, rédacteur en chef, est un homme qui n'a qu'un but dans la vie : celui de remplir son journal de nouvelles sensationnelles... il en oublie ses devoirs familiaux et délaisse un peu sa charmante femme...

LES PRINCIPAUX ACTEURS DU FILM...

...qui n'est autre qu'Arlette Marchal, dont l'attitude compréhensive est remarquable... Plaignons quand même les femmes des grands hommes d'affaires, mais avec une certaine admiration pour leur mérite.

Marcel Vallée interprète le rôle de Valentin, le chef de la vente qui, penché sur les dépêches, n'attend que celles qui font sensation... « Donnez-moi un beau crime, s'écrie-t-il et je vous vendrai beaucoup de papier. »



Pierre Fresnay ou le reporter introuvable ; c'est le grand homme de la dernière heure. Il a toutes les qualités des grands journalistes et tous leurs défauts, en particulier celui d'être cruel pour les débutants.

Photos Harcourt et Piaz.

journal tombe à 5 h



Jacqueline Gauthier, dans le rôle de Pernette, est une toute jeune rédactrice penchée sur les cas des amoureuses désabusées qui lui écrivent et attendent impatiemment une réponse dans la rubrique « Cœurs brisés ». Son ministère est le sujet de bien des rires dans la salle de rédaction... Rires sans malice, il est vrai, car personne n'ignore le bien qu'elle fait.



VICTOR BOUCHER n'est plus...

« Je dois ma veine au Kangourou ! » répétait Victor Boucher. En effet, le matin même de la générale, C.-A. Carpentier, qui devait créer le rôle principal d'un acte de Romain Coolus, *Le Kangourou*, déclarait qu'il ne jouerait pas le soir. On avait alors demandé à Victor Boucher de sauver la situation. L'« utilité » avait accepté d'enthousiasme et, tout en tenant son manuscrit à la main, il n'avait pas lu simplement le rôle, mais l'avait joué avec les intonations et les gestes. Aussi la critique fit enfin émerger son nom de la foule anonyme.

En réalité, ce fut son seul talent qui fit une grande vedette du petit aide-comptable. Il n'est pas un vieux Rouennais qui ne se souvienne du jeune amateur qui, les soirs de Noël, au cirque de Rouen, débitait, avec un inénarrable accent normand, une demi-douzaine de chansonnettes comiques, dont l'une notamment commençait par ces mots : « Je m'appelle Moisson ! » Victor Boucher — car c'était lui l'amateur — avait la passion du théâtre. Aussi ne manquait-il jamais de prêter son concours aux fêtes de bienfaisance et dans l'une d'elles, à Louviers, il rencontra le compositeur Edouard Mathé, qui l'encouragea à venir risquer sa chance à Paris.

C'est ce que devait faire Victor Boucher quelque temps plus tard, lorsqu'il vint à Paris faire ses vingt-huit jours. Grâce à Mathé, il fut engagé aux Capucines pour jouer les utilités le soir, tout en étant comptable le jour dans une compagnie d'assurances. Toutefois, après *Le Kangourou*, confiant en sa veine, Victor Boucher abandonna ses manches de lustrine et ses polices.

Les débuts furent pénibles et, pour percer, il fallut quatre ans à ce débutant dont le charme comique devait être véritablement une chose unique. N'avait-il pas cru tout d'abord trouver sa voie avec des chansonnettes ? Royalement, au Casino de Montmartre, on avait offert un engagement de quinze jours à... deux francs par soirée ! à celui qui devait être d'inoubliable interprète de tant de jolies comédies, sans parler des films qui ont fait de lui une des grandes vedettes du cinéma français.

GÉRARD VERMANDET

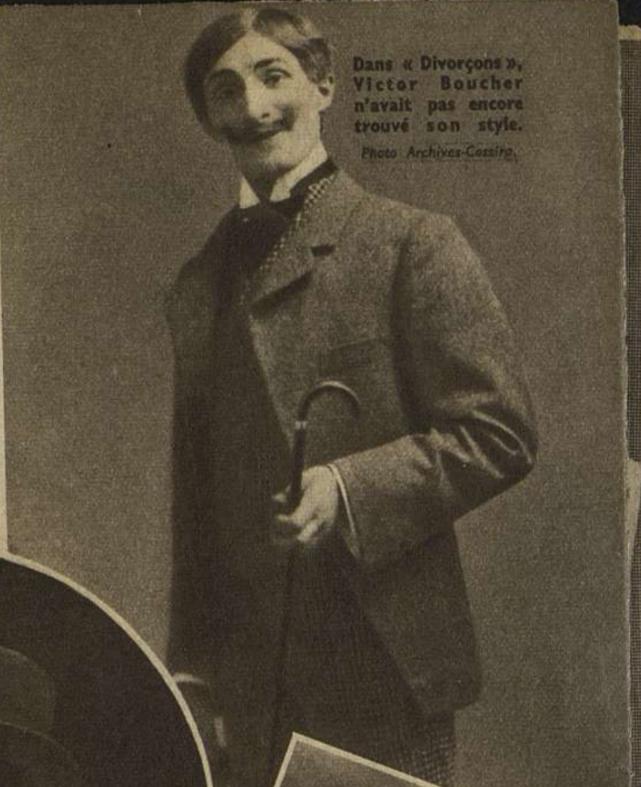
La dernière photo de reportage sur Victor Boucher, au début de cette saison, pendant une répétition à la Michodière.



En 1905, Victor Boucher avait déjà le célèbre profil que la caricature immortalisa...

Au théâtre, dans « Fric-Frac », en 1936, Victor Boucher connut un de ses plus grands succès. Mais dans le film, on ne lui conserve pas le rôle qu'il avait créé.

Dans son dernier film, « Ce n'est pas moi », l'acteur était déjà marqué par la maladie.



Dans « Divorçons », Victor Boucher n'avait pas encore trouvé son style. Photo Archives-Casino.

LE CINÉMA AU PAYS DU SOLEIL LEVANT

EN France, parce qu'on ne voit pour ainsi dire jamais de films japonais, on se figure que la production cinématographique de ce pays est inexistante. C'est une grande erreur, car l'industrie du film est une des plus prospères du pays du Mikado. Les cinémas dans tout l'empire sont nombreux. Les Nippons, qui sont friands de spectacles cinématographiques, y vont plusieurs fois par semaine et, aux productions étrangères, préfèrent celles tournées dans leur langue, d'après des scénarios typiquement nationaux. On travaille sans arrêt dans les studios de Tokio et de Kyoto. Dès qu'un film est terminé, un autre, aussitôt, est mis en chantier. Les salles de spectacle ne conservent le même programme que quelques jours. Les grandes exclusivités ne durent qu'une semaine seulement. Si le film reste deux semaines à l'affiche, c'est un record.

Le film américain, comme partout, essayé de s'implanter au Japon. Les firmes de Hollywood ont fait là-bas une très grosse publicité pour imposer leurs marchandises, mais le public japonais qui, avant tout, est traditionaliste et nationaliste, opposa jusqu'à ces derniers mois une sourde et tenace résistance.

Jusqu'en 1934, une société, la « Schochibu », avait acquis au Japon comme une sorte de monopole. Puis de nouvelles sociétés se créèrent et, formant un syndicat, sous l'appellation de « The Nippon Film Distributor Company », se révélèrent comme de redoutables concurrents. D'importants studios furent construits à Tokio et Kyoto. Des techniciens étrangers vinrent former des élèves.

Le cinéma japonais jusqu'alors s'était inspiré des pièces du répertoire classique. Construits sur un rythme généralement lent, les films retraçaient les exploits des Samourais et les vieilles légendes du folklore. Certaines de ces productions, toutes conçues avec beaucoup d'art et de soin, furent projetées en France, mais devant un public restreint.

Aujourd'hui, la production nipponne est en pleine prospérité. Il y en a pour tous les goûts : drames sombres, comique burlesque, récits historiques, légendes anciennes.

Les films français sont, de tous ceux venus de l'étranger, les plus appréciés parce qu'ils sont sélectionnés avec soin. On ne voit, là-bas, que les œuvres les meilleures; aussi, la réputation de notre production y est-elle excellente.

Le film qui révéla au Japon le cinéma français fut « Sous les toits de Paris ». L'exclusivité fut prolongée au delà des limites habituelles.

On pouvait croire que « La Bataille » aurait eu un gros succès au Japon. Il n'en fut rien. Le film fut censuré à la demande du ministre de la Marine. Il y avait une scène qui aurait profondément choqué les spectateurs. Les Nippons sont très pointilleux sur tout ce qui touche l'honneur. Or, dans « La Bataille », on voit un officier japonais pousser son ami européen à trahir son serment.

Sessue Hayakawa qui, depuis plusieurs années, se trouve parmi nous, a sa propre société de production au Japon.

Souhaitons de voir, à nouveau, un film de la dernière production japonaise. Il serait intéressant de pouvoir juger des progrès faits par les réalisateurs de là-bas, tant dans le domaine technique que dans le domaine artistique.

George FRONVAL.

(Photos Archives).



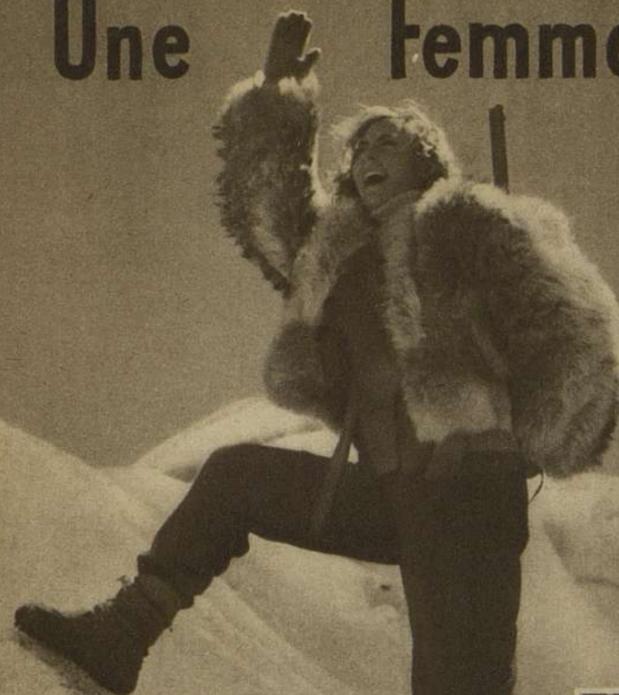
Une magnifique image qui montre l'étonnante qualité artistique des films nippons.

Les extérieurs japonais ressemblent à des estampes. Voici une scène entre un Samourai et une jeune fille.

Sumiko Suzuki dans un film de l'époque de Tokuzawa.



Une femme...



d'âme est en harmonie avec la grandeur des montagnes et des horizons.

Dans ce drame d'amour, le meurtre et le devoir mettent aux prises une femme et trois hommes, le grand rôle est tenu par la neige. C'est elle qui domine de son infini lilial leur tragédie; c'est elle aussi qui la dénoue car, en étant la femme après avoir laissé la vie aux hommes, elle leur a enlevé leur raison de vivre et de lutter. Les meurtriers n'ont plus besoin de fuir et ne désire plus la liberté. L'amant n'a plus de rival, et les lois des hommes n'ont plus d'ennemi ni de représentant. La neige est vaste et sereine comme la mer.

Cette femme qui meurt dans la neige, c'est Michèle Morgan. L'homme traqué qu'elle s'acharne à sauver, c'est Pierre Richard-Willm. Le trappeur Louis que, silencieusement, elle aime, c'est Jacques Terrane. Et le sergent au grand cœur qui, malgré lui, les livre au malheur, c'est Charles Vanel.

Mais la neige, c'est la neige, et les montagnes ce sont les montagnes, et le ciel bas sur la blancheur, c'est un ciel lourd qui vous enivre. C'est la neige qui tient la vedette. C'est elle qui règle, à son rythme lent et silencieux, l'agitation calmée des hommes assagis, qui magnifie leurs actes et qui donne à leurs souffrances sa noblesse, à leurs efforts sa majesté. En la contemplant, on pense à un vers odorant de Mallarmé.

Françoise RAIS.

3 hommes...



Cette neige qui fondait hier encore dans la boue du trottoir, cette neige qui engluait nos chaussures et que nous maudissions, nous l'aimerons comme une parure à la voir étinceler de sa blancheur solennelle tout au long du film « La Piste du Nord ».

Car la vraie neige, celle des hautes solitudes, exerce, sur qui la regarde et en écoute le silence, une dangereuse séduction. Elle vous isole du monde, vous purifie, vous exalte, vous entraîne sur ses pentes vertigineuses jusqu'aux sommets de l'héroïsme ou de l'abnégation et, là, vous tenant à sa merci, vous livre une redoutable bataille.

Telle est la « Piste du Nord ».

Jacqueline et Robert, qui ont voulu y chercher protection, doivent en subir l'autorité. Ils s'enfoncent dans le désert glacé et la vie prend pour eux une saveur nouvelle. A deux reprises, le destin met sur leur chemin un homme de la neige : le trappeur Louis, d'abord, attiré par le charme de Jacqueline et retenu par la sympathie de Robert; et ensuite, le sergent Dal, qui, dans les solitudes blanches, représente la loi du monde. Entre eux se lient de ces fortes affections qui unissent les gens isolés en plein cœur de la nature.

Si l'amour, l'amitié et le devoir se heurtent dans leur quatuor, ils livrent leurs combats avec une noblesse, une pudeur et une simplicité de héros. Quand un écho du vieux drame de l'ancienne vie, qui chassa de ce monde Jacqueline et Robert, vient rompre le sortilège et faire du policier l'ennemi du fugitif, ils répondent à l'exigence arbitraire du sort avec un noble courage. Leur grandeur

(Photos Discina.)



... et la neige

Croisières sidérales

par
JEANDER

PENDANT que je rédige ce dernier article, on achève de démonter à Epluay le dernier décor de *Croisières Sidérales*. Dans un auditorium, l'ingénieur du son Yvonnet achève l'enregistrement de l'excellente partition musicale de Van Parys et, devant sa moviola, Raymond Lamy termine le montage particulièrement délicat de *Croisières Sidérales*, qui sortira dans un mois, si j'en crois le souriant et dynamique chef de publicité : M. de Cosmi.

Je feuillette mon petit calepin et je constate, naturellement, que je n'ai pas utilisé la dixième des notes que j'ai prises.

J'ai oublié le régisseur général Fred Hérold, qui réussit ce petit travail qui est toujours un tour de force et qui consiste à choisir, convoquer et réunir au jour dit, sur un plateau, trois cents personnes maquillées, costumées, prêtes à tourner.

J'ai oublié de parler de notre charmante consœur Solange Guibert, qui lâcha sa plume pour secouer un shaker dans cette *Croisières Sidérales* où elle tient le rôle d'une piquante barmaid.

Et pourquoi n'ai-je pas parlé de Pol Ferjac, excellent dessinateur humoriste qui, lui, lâcha ses crayons pour camper une pittoresque silhouette de bûcheron ?

Et les costumes ? Et les chaussures ? Et les chapeaux ? Ai-je dit que les costumes de 1965 et de l'an 2.000 étaient d'une extravagance mesurée, mesurée un peu par les restrictions et beaucoup par le souci de ne pas tomber dans le ridicule ? Ai-je dit que les chaussures des girls étaient en verre ou plus exactement en plexiglas ?

Bah ! tant pis, après tout, je n'en suis pas à une lettre d'insultes près, et ce que je tenais à dire, je l'ai dit. J'ai voulu montrer qu'un film était — et, en l'occurrence, dans sa stratosphère — vivait une aventure passionnante.

Tout cela pour qu'un soir une petite dame de Lille, de Bordeaux, de Carpentras ou de Belleville, puisse s'évader de sa vie quotidienne pendant deux petites heures et puisse rêver qu'elle se promène en short dans la voie lactée, ou sur la planète Vénus...

FIN

Avant de retourner sur notre vallée de larmes, Jean Marchat fait ses adieux à l'heureuse planète Vénus.

le roman d'un film (VIII)



Jean Marchat, Madeleine Sologne, un couple qui mettra cinquante ans avant de se rejoindre.

Une jolie frimousse que nous révélera « Croisières Sidérales », Simone Alain.



(Photos Industrie cinématographique)

La Fille du Corsaire



Doris Duranti est Manuela, la fille du corsaire.

dressé dans un magnifique décor naturel, le navire corsaire avec ses cordages, ses voiles, ses passerelles sculptées évoquent le pittoresque espagnol à l'époque des découvreurs du monde...

Dialogues et sons, clameurs et musique s'ajoutent désormais à l'expression des visages, à la richesse des images du film. On y entendra une chanson douce et passionnée composée dans la manière espagnole par Alberto Ghislanzoni.

Quant à l'interprétation, elle groupe autour de Fosco Giachetti, dont on vient de remarquer la belle création dans *Lumière dans les ténébres*, Doris Duranti, qui joue la fille du corsaire, Mariella Lotti (Isabelle), Camillo Pilotto, Enrico Glori, Primo Carnera et Poldor dans le rôle de Goliath, le pirate nain.

La nouvelle réalisation d'Enrico Guazzoni, dont le fameux *Quo Vadis*, réalisé en 1912, a fait époque dans l'histoire du cinéma, dépasse en faste les plus grands efforts d'autrefois. Fera-t-elle revivre un genre qui, à plus d'un titre, mérite de durer ?

PIERRE ALAIN.

Photos Francine.

REVERBONS - nous bientôt sur l'écran ces mêlées épiques, ces fastueux décors, ces larges mouvements de foule qui firent pendant si longtemps la joie des spectateurs ? La venue du parlant et la place toujours plus grande prise par la comédie dramatique dans la production semblaient devoir laisser désormais au passé ces tableaux grouillants de vie, comme les fresques de la Renaissance où soufflait le libre vent de l'aventure...

Ceux qui, pourtant, avaient apporté autrefois leur talent à la réalisation de tels films, rongeaient leur frein en silence, espérant encore un retour aux splendeurs passées. Ceux qui faisaient surgir autrefois des brumes du passé ces images colorées, allaient-ils ainsi renoncer à leur gloire, à notre enchantement ?

Ils attendaient leur jour... Le voici qui renaît. Enrico Guazzoni, l'un des maîtres du genre a ressuscité enfin les farouches corsaires et les belles esclaves, les pirates, les truands aux mines farouches. Demain, *La Fille du Corsaire* entrainera à sa suite tous les amants de l'aventure...

Le sujet est simple et violent comme les personnages qui l'animent. Un navire corsaire ravage les côtes de la mer des Caraïbes, assaillant les bateaux, rançonnant les passagers, risquant même parfois l'incursion aux rivages... Six jeunes filles dont Isabelle, la fille du Gouverneur, tombent entre les mains des pirates. Parviendront-elles à s'échapper ?

C'est là le secret d'une intrigue dont l'action ne ralentit pas une seconde et va d'imprévu en imprévu. Il fallait pour l'animer une ampleur de réalisation digne d'un genre qui ne pourrait s'amoindrir sans déchoir.

Rien n'a donc été négligé pour donner aux décors toute la magnificence désirable. Le château de Maracaibo,

A l'abordage !... Branle-bas de combat sur le vaisseau pirate !



Fosco Giachetti donne au personnage de Carlos un saisissant relief.

SUR L'ÉCRAN : *Jenny Lind*

Si l'est vrai que le cinéma est le mélodrame moderne, *Jenny Lind* ne démentira pas cette affirmation. Mais c'est un mélodrame en partie double, puisqu'on y trouve la répétition de situations identiques.

Jenny Lind est un film grand par ses intentions. La mise en scène de Peter Paul Breuer, si l'on excepte quelques toiles de fond qui sont trop apparemment des toiles de fond, et un abus certain des panoramiques, est belle et bien ordonnée. Rien ne lui a été refusé. Tout l'intérêt du film réside en elle et dans l'interprétation.

Le scénario n'a rien de très original depuis que se multiplient sur

Ilse Werner, la charmante interprète de Jenny Lind.



GAE GAETAN, l. ve. int. d'acro. q. a. obt. un gros suc. à l'A.B.C. au Gaumont, et q. tri. act. s. l. scé. d. pro. est une él. d. Stud. Noël. q. rec. l. dan. po. for. d. bal. et chan. de. S'in. St. Noël. 11, Ex-st-Martin, Paris (X^e). M^o Strash-St-Denis. Bot. 81-18 (Cou. d. cul. phy. et dan. t. l. l.)

CLICHY-PALACE du 11 au 17 Mars : L'AGE D'OR

TH. DE L'HUMOUR
Jeune Colombier
42, rue Fontaine, TRinité : 04-39
CONSTANT
d'Oscar Wilde
T. l. soirs 20 h. Mat. dim. 15 h.

MARIAGES. — Mme de Scudéry, 3, rue de Chantilly. Tru. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

APPRENEZ LE DESSIN ANIMÉ
POUR LE CINÉMA



UN ART D'AVENIR... PASSIONNANT !

Vous êtes doué pour la caricature et le dessin humoristique. C'est votre passe-temps préféré, mais un passe-temps seulement. Savez-vous que vous pourriez tirer parti de vos fantaisies ? Pensez donc au DESSIN ANIMÉ. En quelques mois l'École du « DESSIN FACILE », vous l'apprendra par correspondance. Elle vous fournira gratuitement la documentation et le matériel artistique nécessaires. Si vous aimez à la fois le dessin et le cinéma, si vous êtes doué d'un talent moderne, il y a là pour vous une véritable mine à exploiter.

Renseignez-vous. Envoyez aujourd'hui même au « DESSIN FACILE » le Bon ci-contre qui vous donne droit à la Notice illustrée sur le Dessin Animé. Vous pouvez joindre à votre lettre un spécimen de vos dessins.

« LE DESSIN FACILE »
11, rue Keppler, PARIS (16^e). - Métro : George V



les écrans les films contant les débuts, les déboires et les dépités des grandes cantatrices. Il s'agit ici de celle qu'on appela le « rossignol suédois ». C'est de Copenhague qu'elle s'élança vers la gloire. Mais, en dépit de quelques crises de nerfs, ses débuts sont relativement faciles grâce à l'appui d'un ministre particulièrement influent.

C'est en amour qu'elle connut ses déboires les plus graves. Cependant il est un peu agaçant que Jenny Lind, admirée et adulée, ne puisse aimer un homme et en être aimée — que ce soit le comte Rantzau ou le charmant conteur Hans Christian Andersen — sans se trouver aussitôt dans l'obligation de choisir entre son art et son amour. Cela ne sonne pas toujours très juste. Pourtant, parmi quelques scènes en carton, une heureuse diversion vient éclairer le film. La légende du Rossignol, d'Andersen, en est le thème pur, frais, poétique...

Ilse Werner est Jenny Lind avec une voix pure et jolie. Elle l'est aussi avec sa beauté et son talent. Car elle est belle, bien belle, et son exquise sensibilité donne de l'émotion aux moindres scènes. L'excellent Joachim Gottschalk et le non moins parfait Karl Ludwig Diehl, à la tête d'une troupe nombreuse, sont ses partenaires.

DIPIER DAIN.

UN GRAND CONCOURS

de l'Œuf de Pâques de la Famille Française



Trouvez son nom et le titre du film et citez, en outre, comme vous le demandera Radio-Paris, deux autres films tournés par cette même vedette.

ARTICLE 3. — Envoyez immédiatement vos réponses à Radio-Paris, 118, Champs-Elysées, Paris, service de la Famille Française, le 20 mars.

ARTICLE 4. — Les concurrents qui auront répondu juste aux questions posées au micro seront départagés par une question complémentaire. Cette question est différente suivant trois catégories de concurrents. A savoir :

a) Pour les mères de famille. Décrivez en trente lignes maximum (si possible dactylographiées) l'anecdote la plus émouvante de votre vie de mère qui pourrait faire l'objet d'un scénario de film.

b) Pour les jeunes gens. Dites en trente lignes maximum (si possible dactylographiées) comment vous envisagez

quement des sentiments exprimés.

3^o En cas de concurrents classés ex-æquo la priorité sera donnée de préférence aux abonnés de « Ciné-Mondial » ou du « Film Complet ».

La bande d'abonnement devra donc être jointe à l'envoi des réponses.

4^o Les films cités devront obligatoirement être choisis parmi les films projetés en zone occupée depuis septembre 1940.

5^o Les réponses complémentaires seront sélectionnées par un jury composé de personnalités du monde littéraire, scientifique et cinématographique.

PRIX RÉSERVÉS AUX CONCURRENTS offerts par « Ciné-Mondial » et le « Film Complet »

Il sera attribué un premier prix de 5.000 francs en espèces pour chacune des trois catégories de concurrents :

a) mères de famille ; b) jeunes gens ; c) enfants (les 5.000 francs seront remis sur le livret de Caisse d'épargne du gagnant). Puis, pour chaque catégorie, un deuxième prix de 1.000 francs en espèces. En outre, il sera encore offert pour chaque catégorie une somme de primes dont la liste est encore offerte, semaine prochaine.

La distribution des prix aura lieu au cours d'un grand gala organisé par Radio-Paris, au théâtre des Champs-Élysées, ainsi que sous les auspices de Radio-Paris.

Si le premier gagnant de la catégorie a) mères de famille, ou b) jeunes gens ou c) jeunes filles, habitait en province, son voyage à Paris et ses frais de séjour dans la capitale lui seront remboursés par les soins de Ciné-Mondial et du Film Complet. Tous les autres concurrents recevront leurs prix directement.

Retenez dès à présent le numéro de Ciné-Mondial qui paraîtra le 20 mars, ou celui du Film Complet du 18 mars, ou l'« Œuf de Pâques ». Ce numéro publiera le deuxième série de questions.

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — Tous les auditeurs et auditrices de Radio-Paris, ainsi que les lecteurs et les amies de Ciné-Mondial et du Film Complet, peuvent participer à ce concours. Il leur suffira d'écouter attentivement l'émission « La Revue du Cinéma », qui aura lieu comme d'habitude tous les samedis, à 17 h. 15, ainsi que celle du samedi suivant, et des émissions intercalées entre ces deux samedis.

ARTICLE 2. — Donc, demain, samedi 14 mars à 17 h. 15, l'émission « La Revue du Cinéma ». « L'Écran vous parle » fera venir à son micro trois vedettes de cinéma, parmi les plus connues du public. Les vedettes garderont l'incognito et chacune d'entre elles exposera au micro, très brièvement, l'intérêt de la campagne en faveur de la Famille et quel rôle le cinéma peut y jouer. Elle posera ensuite aux auditeurs deux questions auxquelles les concurrents devront répondre.

Nous publions ci-contre, pour chacune des vedettes qui parleront au micro, une photographie d'un film dans lequel elle a tourné. Le visage de la vedette a été volontairement caché.

1^o Le dépouillement des réponses se fera à Radio-Paris sous la direction de M. Jean d'Esquelle de la direction générale du concours.

2^o Pour les questions complémentaires, il ne sera tenu compte ni de l'orthographe, ni du style, mais uni-

la vie dans votre futur foyer. Connaissez-vous un film répondant à votre idéal de la vie de famille ? Lequel ?

c) Pour les enfants (âge maximum 10 ans). Si votre père était artiste de cinéma, dans quel genre de rôles préférez-vous le voir jouer, et pourquoi ? (trente lignes maximum).

ARTICLE 5. — Les concurrents auront obligatoirement ou à remplir le bon d'inscription qui se trouve dans Ciné-Mondial, ou à le recopier et à l'adresser à Radio-Paris, Service des questions de l'Œuf de Pâques, 118, Champs-Elysées. Un seul concurrent pourra concourir autant de fois qu'il aura rempli de bons. Est également valable la manchette du Film Complet du 18 mars (N^o 2566).

AVIS IMPORTANT

Le dépouillement des réponses se fera à Radio-Paris sous la direction de M. Jean d'Esquelle de la direction générale du concours.

2^o Pour les questions complémentaires, il ne sera tenu compte ni de l'orthographe, ni du style, mais uni-



BON

A découper ou à recopier et à adresser à « Radio-Paris » service du concours de « l'Œuf de Pâques de la Famille Française » 118, Champs-Élysées, Paris.

Si vous recopiez ce bon, vous devez, pour qu'il soit valable, y joindre ce coin de page.

Je soussigné (nom)
prénoms
demeurant (adresse complète)
Concours pour la catégorie
Je déclare avoir pris connaissance du règlement de ce concours, tel qu'il a été publié dans ce présent numéro et en accepte les conditions. Ci-joint 3 francs en timbres pour la réponse.

RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES

Profession
Situation de famille (mère de famille, jeune homme, jeune fille ou enfant)
Nombre d'enfants

50.000 francs de prix

Le 1942
(Signature)

Ciné.

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



N° 29 - 13 Mars 1942

4^F.



Anny Ondra est, avec Heinz
Ruhmann, la vedette d'un
film follement amusant :
"Un petit homme", que nous
verrons prochainement.

Photo U. F. A.